

vraiment une Yavanî; et puisque le nom et la che-
 temps conservés dans la littérature et les mœurs
 ne pouvons mieux faire que d'emprunter au gra-
 que fut Bâṇa ⁽¹⁾ sa description de la « gardienne de
 glaive qui, contrairement à la coutume des fem-
 flanc gauche, lui donnait une apparence à la fois
 mante : telle une tige de santal à laquelle s'en-
 A voir les contours de ses seins, blanchis par une
 fard, on l'eût prise pour la Gaṅgâ céleste, au mo-
 Airāvata fait émerger les orbes de son front. Qu-
 reflétait dans les pierreries des aigrettes, on avait
 la Fortune royale en personne portée sur la tête
 saux. Comme l'automne, elle était vêtue d'un
 cygnes; comme le fil de la hache de Râma, elle
 le cercle des princes; comme les pentes boisées des
 elle portait une tige de rotin : elle semblait l'
 divinité tutélaire du royaume... » Le couplet est
 brillant, et, devant la statue de Lahore, nous n'
 retrancher un mot : mais tout de même il ne s'a-
 cas que d'une portière — ou, pour nous servir
 noble usité en Amérique, d'une « janitrice ».

LE COSTUME FÉMININ. — Si l'on met à part cette ar-
 ment caractérisée, la plupart des autres figu-
 noient dans la monotonie d'un type commun. D'un
 rale on pourrait peut-être remarquer que, sur
 l'influence classique vient à faiblir, la prédominan-
 gène tend à augmenter l'opulence des formes :
 contraster par exemple, à ce point de vue, les fig-
 Pour le reste, du haut en bas de l'échelle, tout
 ressemblent et ont, à peu de chose près, même

⁽¹⁾ *Kādambarî*, éd. des Bombay Sansk. Ser., p. 8.